

L' ECHO DES RIZIERES



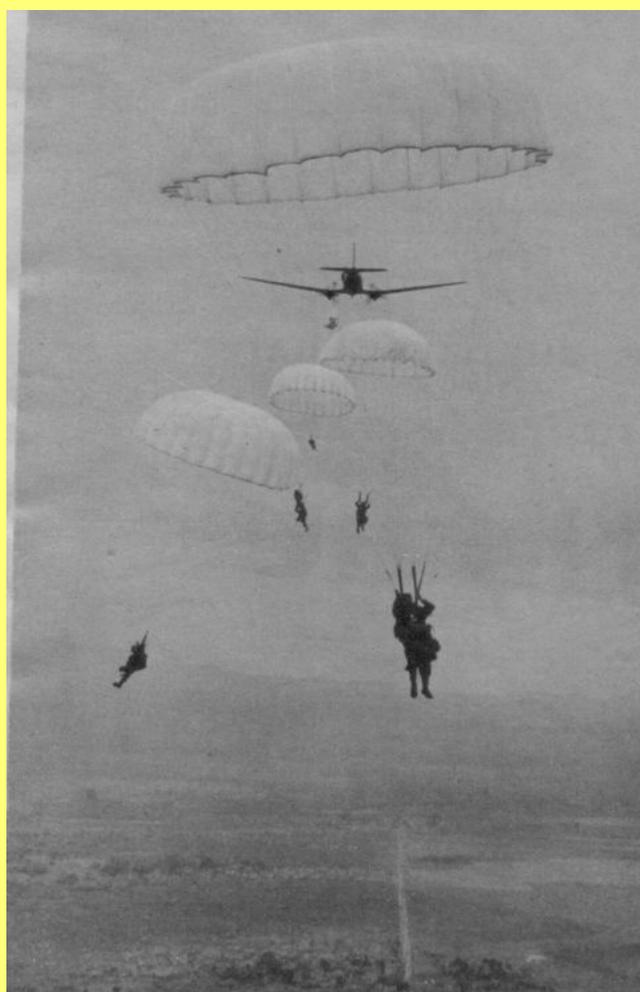
Association Nouvelle des Anciens et Amis
de l'Indochine de la région lyonnaise

Affiliée à la F.A.R.A.C.

*Fédération d'associations d'anciens combattants,
d'amicales régimentaires et d'associations
à caractère patriotique de Lyon et sa région*

Bulletin de liaison n°148 - mai 2021 - 40ème année

**spécial
Diên Biên Phu
1954**



Les parachutistes à la rescousse

sommaire

page 2	Le mot du Président et du Comité de Rédaction
page 3	Vie de l'A.N.A.I. - Assemblée Générale 2021
page 4	La guerre d'Indochine racontée par ceux qui l'ont vécue : Jean E. Dens
page 6	Diên Biên Phu : le Colonel de Castries Paris Match - 3 avril 1954
page 10	Les défenseurs de Diên Biên Phu Paris Match - 17 avril 1954
Page 14	Projet solidaire au Cambodge - 2 -
page 17	L'adjudant Poff Poff : par André Géraud au Laos, service des transmissions
page 20	Le Cambodge : du protectorat français à l'indépendance - 1 -
page 22	Les carnets de Framboise - 5
page 24	Journée Nationale du 8 juin : Hommage National des Morts en Indochine

LE MOT DU PRESIDENT

Il y a deux cents ans...

Il y a deux cents ans Napoléon s'éteignait à Saint-Hélène. D'aucuns de nos politiques aujourd'hui se permettent de le critiquer.

Sur quoi se basent-ils ? Sur le fait qu'il ait rétabli l'esclavage ? Ces mêmes « oublient » de dire qu'il l'a aussi tôt aboli en 1814. Comme il est facile de critiquer avec nos valeurs du 21^{ème} siècle !

Il est bien évident que l'esclavage est une chose horrible tout à fait indigne de l'Homme, ça ne se discute même pas. Mais d'autres pays, qui nous accusent de tous les maux, n'ont-ils pas continué cette pratique jusqu'au 19^{ème} siècle. Ils paralysaient le commerce en Méditerranée en permettant aux pirates barbaresques de se réfugier dans leurs ports. Les prisonniers de ces derniers, mais surtout les prisonnières, ainsi capturés étaient alors vendus comme esclaves...

De quel homme politique français se souviendra-t-on dans deux cents ans ? Je n'en vois pas beaucoup aujourd'hui ; peut-être, sans doute même, le Général de Gaulle.

Mais de toute évidence, de même qu'on parle encore de grands hommes qui ont fait la France, comme Charlemagne, Louis XI ou Louis XIV, on parlera encore de Napoléon.

Le Président de l'ANAI,
Philippe Neyret



AVANT-PROPOS

Nous tenons à rappeler ici le rôle indispensable de François Anxionnaz dans l'élaboration de l'Echo des Rizières. Il assure le traitement informatique des textes et des images afin de permettre la réalisation et l'envoi du bulletin dans des conditions techniques optimales. Qu'il soit ici remercié et félicité pour son dévouement et son efficacité.



François Anxionnaz

Nous remercions également tous celles et ceux qui ont adressé des articles pour ce numéro 148 :

- Le Président d'Honneur, André Géraud, relate ses souvenirs du Laos
 - Michel Marchand et Laurent Depassio, ont retrouvés des numéros de Paris-Match datant d'avril 1954 et consacrés à la bataille de Diên Biên Phu,
 - Jean E. Dens, membre de l'ANAI, relate sa participation à la bataille de Diên Biên Phu et sa captivité dans le livre d'Amédée Thévenet : « la guerre d'Indochine par ceux qui l'ont vécue »,
 - Solenn, fille d'une adhérente, présente la suite du récit de son projet solidaire au Cambodge,
 - Arthur, benjamin de l'ANAI, et sa grand-mère Gisèle Durrieu font un rappel historique du Cambodge
 - et Framboise poursuit ses carnets vietnamiens...
- Nous espérons que ce numéro vous intéressera. Nous vous en souhaitons bonne lecture, dans l'attente du plaisir de vous lire ou vous retrouver...
- Très cordialement,

Pour le Comité de rédaction : Monique Depassio

P.S. Nous remercions toutes celles et ceux qui ont réglé leur cotisation 2021 ainsi que les donateurs.

Merci d'avance aux retardataires de régulariser leur **cotisation 2021, indispensable pour voter à l'A.G.**

Remerciements à tous les donateurs :

Maître DURRIEU Gisèle, Mme & M. FERNET Béatrice et Bernard, M. GRANGE Michel, M. JOBIN Gérard, Mme KIEN Marie-Noëlle, M. NOËL Claude, M. RAVET Albert, M. SAGE André, Mme SO Marie-Thérèse et Mme TCHANG Laurence.

La guerre d'Indochine racontée par ceux qui l'ont vécue : Jean E. Dens, légionnaire

Extraits du livre d'Amédée Thévenet

« Isabelle » de Diên Biên Phu.

"Isabelle" sera créé pour assurer un appui feu (artillerie) afin de protéger la position centrale.

« En janvier-février 1954 à « Isabelle », les jours s'écoulèrent sans trop d'histoire, certains supérieurs crurent même bon de nous faire faire de l'exercice. L'on vit des sections qui faisaient du maniement d'armes, sur la piste d'aviation de secours. Les Viêts ont dû s'amuser. Le 19 février, nous eûmes la visite d'un ministre, M. Pleven, d'où nécessité d'un grand coup de balai. Il fallait présenter un camp impeccable. On crut même à la nécessité de baliser un chemin d'accès délimité par de petits cailloux que l'on avait bien sûr blanchis à la chaux. » Le 13 janvier 1954, renforcé d'une compagnie de commandement, le 3/3 R.E.I., sous les ordres du lieutenant-colonel Lalande, est désigné pour occuper cette position. »

« Les feuillées furent initialement creusées sur l'hélizone et protégées du regard par une haie de bambou. Avec les shrapnells, cela devenait une opération très risquée. Un soldat s'y serait laissé tomber afin de se mettre à l'abri d'un obus. L'on décida de creuser des feuillées dans un coin de tranchée et nous pensions être débarrassés du problème. Début avril, la saison des pluies fit son apparition. Rapidement l'eau monta dans les tranchées. Les latrines étant installées au même niveau, le contenu de celles-ci flottait à la surface des tranchées devenues des canaux. »

« À Diên Biên Phu, le parachutage devient, avec les largages, le mode principal d'approvisionnement qui s'effectuait toujours dans des conditions difficiles. Au surplus, « nous trouvâmes de nombreux systèmes d'ouverture sabotés de manière à ce que les colis s'écrasent au sol. Très souvent, il s'agissait de colis dont le contenu était pour nous important (munitions, vivres et surtout plasma destiné à l'antenne chirurgicale). »

« La nourriture devenait un point crucial et un trafic de côtelettes de porcs grillés s'était établi dans le camp, au prix de 25 piastres pour la troupe et de 35 pour les officiers. La combine était simple. Lors d'opérations d'aération autour

du camp, certains avaient eu l'idée de récupérer les cochons sauvages qui venaient d'être abattus par l'artillerie et de les débiter. Inutile de dire que cela améliorerait beaucoup la boîte de singe de nos rations individuelles que nous devons déjà partager à deux. »

« Un problème supplémentaire et non des moindres nous tombait dessus : l'alimentation en eau potable. Nous avons bien une petite station d'épuration installée au bord de la rivière, mais dans une situation exposée et avec la rivière qui charriait de tout, nous en étions donc à la portion congrue. On nous avait parachuté des caisses de Vinogel, vin en conserve à la consistance d'un sirop. Mais il fallait le diluer dans un litre d'eau et laisser reposer une heure. On avait oublié de nous donner le mode d'emploi. Nombreux ceux qui l'ont essayé pur. Affreux ! »

À partir du 9 mars, les tirs d'obus des Viêts commencèrent, suivis de tirs de contre-batterie de nos lignes. Nous n'eûmes plus aucun répit - 350 000 coups reçus -.

Le P.A. "Béatrice" fut, le 13 mars, submergé malgré une résistance dans le plus pur style Légion.

Le 14, le P.A. "Gabrielle", tenu par le 5/7 R.T.A., fut envahi. Nous établîmes une liaison à travers les lignes viêts afin de récupérer les survivants.

Nous dûmes demander des volontaires pour servir les 105, tous les servants ayant été tués ou blessés. Des volontaires du 3/3 se présentèrent. Ils desservirent les pièces à notre grand étonnement avec même une certaine dextérité.

« Le 16 mars 1954, à "Isabelle", comme radio, je reçus la mission de me tenir au bord de la piste de secours, de maintenir la liaison radio avec les D.C.3 et de leur donner le top de largage. Il me fut permis d'accueillir le bataillon du commandant Bigeard. L'atterrissage des paras se fit sous les tirs viêts qui arrosaient la piste avec tout ce qui pouvait tirer, nombreux furent les paras qui restèrent au sol. Je parvins à trouver le commandant, il boitait (réveil d'une vieille blessure). Je l'aidais à marcher en direction du P.C. du colonel Lalande. Alors que nous nous mettions à l'abri, il sortit de sa poche un sandwich et me le tendit en disant :
« Tiens petit, il est tout frais d'Hanoi ! »

Le 7 mai, la position "Isabelle" subissait tout le poids de la pression viêt. Les instructions étaient de tenter une percée en direction du sud et, au préalable, de détruire ce qui pouvait l'être. Les Viêts avaient eu vent de nos intentions.

Nous subissons, dès que nous nous mettons en route, un matraquage par l'artillerie qui fait des dégâts considérables. Sans le savoir, nous avions devant nous un régiment complet (le 57). Il régnait un chaos indescriptible. Seuls quelques légionnaires réussirent à passer. Nous dûmes nous replier vers nos lignes, poursuivis par des viêts qui en profitèrent pour s'infiltrer dans la position.

Blessé plusieurs fois, je réussis à rejoindre l'antenne chirurgicale où je tournais de l'œil. Je refis surface au moment où un infirmier me faisait un pansement sommaire. Il était une heure, le 8 mai. Je parvins à rejoindre le P.C. du colonel Lalande. Nous vîmes les premiers soldats viêts pénétrer dans le P.C. Commençaient une autre expérience.

La détention

« Diên Bien Phu est tombé. Après nous avoir répartis selon la gravité des blessures, des responsables du viêt-minh nous informèrent que *"dans sa grande clémence, Hô Chi Minh souhaitait que les prisonniers et les blessés soient traités correctement, que des médecins s'occuperaient de nous mais qu'il fallait attendre et être patients"*. En fait, la priorité était donnée à leurs soldats et nos médecins, tous officiers, n'étaient pas autorisés à nous soigner. Nous restâmes ainsi trois ou quatre jours sur place, quand un médecin s'occupa de nous. Mon tour arriva. Je fus couché à plat ventre sur un brancard. Le chirurgien m'informa, dans un français impeccable, qu'il devait opérer sans anesthésie mais qu'il verserait de l'alcool dans les blessures et qu'il profiterait de la brûlure pour enlever les éclats d'obus. *« Serrez les dents, ça va faire mal. »* Comme les autres, je ne pus m'empêcher de pousser un cri et, par fierté, je serrai les dents. Ce fut un moment dur à passer car il dut couper dans la chair pour arriver à débrider suffisamment les plaies. Il ne put les recoudre et tout resta ainsi, à peine protégé par un pansement. »

« J'appris que nous étions le 25 août 1954, jour de mon anniversaire. Je fêtais mes vingt ans en captivité. Lors de la distribution de notre boule de riz journalière, je me mis à évoquer le gueuleton que j'aurais fait en temps normal et, pour sacrifier à la tradition, je divisais la boule de riz en parts que je désignais comme étant l'entrée, le plat principal, le fromage et le dessert. »

« Nous étions arrivés à un stade où il fallait à peine 24 heures pour achever celui qui avait contracté une dysenterie amibienne. À cette allure, nos rangs s'éclaircirent rapidement. Mes blessures commençaient à cicatriser quand je contractai la dysenterie. Je fus mis à l'écart avec un autre gars, Saluin. Je crus comprendre qu'il venait des blindés. Notre état était déplorable, pas de soins, pas de toilette, quasiment pas de nourriture. Je réussis à chaparder chez les gardes un pot de mēlasse. Une aubaine pour nous. Comme des enfants, nous la partageâmes, une cuillère pour toi, une cuillère pour moi. En peu de temps, nous devorâmes le contenu du pot. Ce régime nous permit de nous en sortir. »

« Après quelques jours de marche, nous atteignîmes Yen Bay. Là, je m'écroule, vidé. J'avais de nouveau attrapé la dysenterie. L'affaire était plus sérieuse. Allongé à même le sol, j'avais beau serrer les fesses, les excréments sortaient du corps. Même plus la force de me redresser, rien pour faire un brin de toilette, le fleuve Rouge était à cent mètres, le bout du monde. Alerté, l'infirmier vint me voir mais ne pouvait pas grand-chose pour moi. Après bien des palabres, j'ai promis de lui donner mon chronomètre s'il pouvait me trouver de quoi stopper la dysenterie. Il revint dans la soirée et me fit discrètement une piqûre d'Améthyl-Strychine, ceci sans désinfecter la peau. Il s'en alla avec la fameuse montre. Aidé par ce médicament et quelques bananes, je réussis à surmonter mon mal et, du coup, mon moral alla mieux. »

« Pour beaucoup d'entre nous, le plus dur était de n'avoir aucune nouvelle de chez nous. Nous ne savions pas même si nos familles avaient été averties de notre situation. Je sus plus tard que mes parents avaient été informés par les autorités françaises que j'étais porté disparu. Les gardiens nous avaient fait écrire des cartes mais celles-ci n'ont probablement jamais été envoyées. »



Jean E. Dens
Officier de la
Légion d'Honneur
Médaille Militaire



La bataille la plus dure de la guerre d'Indochine - Paris Match n°261 – 3 avril 1954



Il défend Diên Biên Phu.

Le colonel de Castries porte le calot rouge des spahis. C'est sous ses ordres que les 13.000 hommes de la place forte ont fait front au déferlement de 40.000 viets

De nos envoyés spéciaux en Indochine : Joël Le Tac, Michel Deschamps et des photographes de l'Armée : Camus et Péraud.

Une bourgade perdue du pays Thaï prend place dans l'histoire de France : Diên Biên Phu.

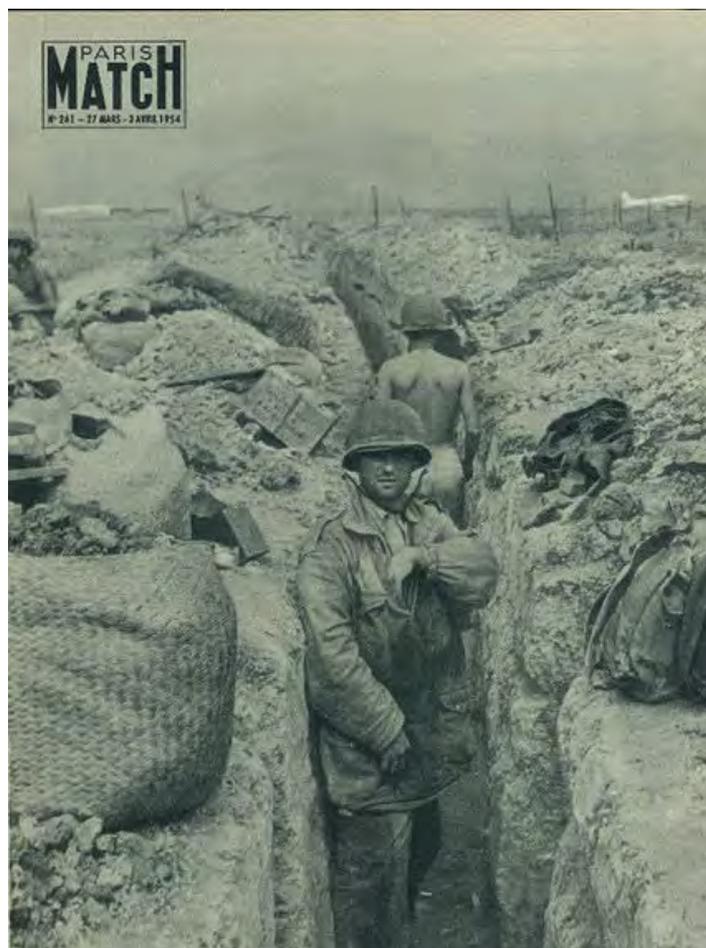
Lundi 15 mars, s'est terminée la première phase de la bataille de Diên Biên Phu.

Dès l'aube, une étrange accalmie s'installe autour du camp retranché. L'infanterie Viet qui, toute la nuit, s'était ruée en hurlant sur les défenses avancées de la place avait disparu. Seule l'artillerie continuait à tirer.

L'attaque ennemie, prévue pour la nuit suivante, ne

se produisit pas. Dans le blockhaus en rondins qui lui sert de P.C. le colonel Christian de Castries, champion du monde de cavalerie et, maintenant, seul maître après Dieu à Diên Biên Phu, faisait le bilan de 48 heures de combats, les plus acharnés de la guerre d'Indochine.

Pendant 2 jours les 13.000 hommes placés sous son commandement : parachutistes, légionnaires, fantassins, coloniaux, tirailleurs nord-africains ont tenu tête aux attaques furieuses des 40.000 hommes de Giap. Ces divisions d'élite, les meilleurs du Viet-minh, stoppées net sur les barbelés, ont laissé plus de 3.000 morts sur le terrain et autant de blessés.



La guerre des tranchées.

Le terrain d'aviation est protégé par une ceinture de tranchées. Les sacs en bambou tressé remplis de terre, au premier plan, sont destinés à protéger les servants des armes automatiques. A l'arrière-plan, les collines où sont camouflées les batteries d'artillerie vietminh.

Les assiégés attendent du ciel les renforts et la riposte.

Dès le 13 mars, date de la première attaque viet sur Diên Biên Phu, le général Navarre a décrété la mobilisation générale de tout le matériel aérien disponible en Indochine.

Les 16 et 17 mars, les "Dakota" arrivant par vagues, de quart d'heure en quart d'heure, ont largué deux bataillons de parachutistes. Depuis, ils lancent sans arrêt des munitions, des vivres, des médicaments et du plasma sanguin.

La nuit, ils reviennent pour éclairer le terrain avec des fusées. Sans arrêt, les "Privateers", les "B-26", les "Bearcats" et les chasseurs spéciaux de la marine arrosent de bombes de 500 kg et de napalm les collines occupées par les Viets et les lignes de communication.

Dans la journée du 19 mars, ils ont détruit un convoi de 55 camions Molotova.



Les servants vietnamiens d'un mortier de 80 creusent un nouvel emplacement pour leur pièce. A gauche : camouflée sous les planches, l'entrée d'un souterrain.



Sous le feu. Début de contre-attaque : deux parachutistes sortent de leur abri et partent en éclaireur reconnaître le terrain.



Le chef. Le colonel de Castries dans son P.C. Au plus dur de l'offensive viet, il a téléphoné au général Navarre : « mes hommes ont un moral de fer. »



Les paras à la rescousse. Un dakota volant à basse altitude largue des parachutistes sur le camp.



Sous le feu ennemi, les paras rejoignent en courant le point de regroupement.



Les mortiers viets tirent.

Un para se plaque au sol pour éviter les éclats.



La première ligne.

Les renforts prennent position dans les tranchées du camp. Au premier plan, un fusil à crosse pliante.

Dans l'hôpital souterrain, les blessés sur des lits de calcaire.

Pendant huit jours, l'évacuation des blessés a posé au Colonel de Castries un grave problème. L'artillerie Viet empêcher les Dakota sanitaires, marqués d'immenses croix rouges, de se poser.

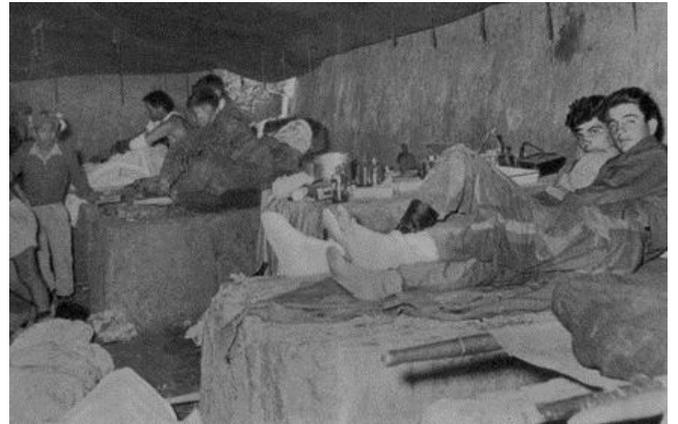
Depuis, un véritable pont aérien d'hélicoptère a été établi entre Diên Biên Phu et Muong-Saï où des

Dakotas viennent chercher les blessés pour les emmener à Hanoï.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, grâce au clair de lune, six avions ont réussi à se poser et à évacuer d'un coup 150 hommes. L'hôpital du camp retranché, où l'on peut en soigner plus de 300, est complètement enterré, comme toutes les installations de Diên Biên Phu.

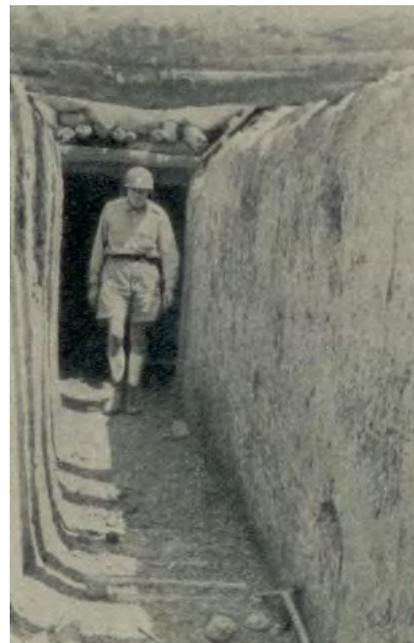
Les assiégés vivent dans une ville souterraine avec ses rues où circulent des camions, ses magasins de vivre, de munitions, ses garages.

Les arbres ont été coupés pour étayer les abris qui, une fois recouverts de terre, sont à l'épreuve de canon de 105 et de mortier de 120.



Les blessés légers sont soignés à l'infirmerie de l'hôpital. Les lits et les tables d'opération sont taillés dans le calcaire. Les parachutes servent de draps.

Les premiers soins.



Un infirmier circule dans un boyau de cheminement.



l'antenne chirurgicale :

transfusion de plasma sanguin à un soldat blessé par une mine.



Un parachutiste atteint par des éclats d'obus va être opéré. Un groupe électrogène fonctionne pendant les opérations.

Le pont aérien sanitaire.

Un Dakota sanitaire (croix rouge sur la queue et les ailes) vient de se poser. Les moteurs continuent de tourner : le vietminh a ouvert le feu.



Des blessés légers sont obligés de courir.



Une ambulance en amène d'autres avant le départ de l'avion.

Dans ce numéro sont reproduits des textes avec des photos publiés dans les **numéros 261 et 263 de Paris Match datant d'avril 1954** et consacrés à l'héroïque garnison de Diên Biên Phu et son commandant, le colonel de Castries qui font l'admiration du monde.

Vous pouvez à nouveau vérifier la devise de Paris Match :

«Le poids des mots, le choc des photos !»

Et, bien sûr, il convient de replacer les commentaires et les photos des journalistes dans le contexte de l'époque, il y a 67 ans !

Michel Marchand et Laurent Depassio

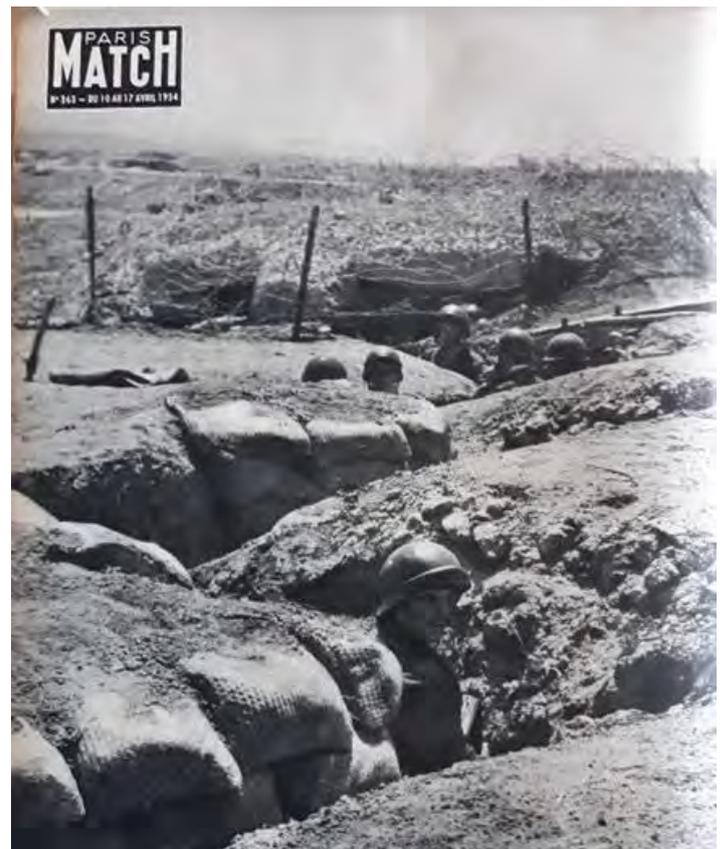
Les défenseurs de Diên Biên Phu

Paris Match n°263 – 17 avril 1954



Dans les communiqués ont surgi des noms féminins : Dominique, Huguette, Claudine, Éliane. C'est ainsi qu'ont été baptisés les points d'appui du camp retranché par le colonel de Castries, "le mousquetaire romanesque". "Julie", c'est le dernier carré de la forteresse, celui du P.C. du Colonel. Les messages de "Julie" avec l'état major d'Hanoï se terminent par ces mots : "bons baisers. A bientôt."

Dans l'enfer de Diên Biên Phu, le martyre des blessés est le plus poignant. On ne peut plus les évacuer. Malgré tous les appels, le général Giap a empêché l'atterrissage des avions sanitaires. Un cauchemar de souffrance se déroule dans l'hôpital souterrain de Diên Biên Phu.



Depuis le 15 mars, l'héroïque garnison de Diên Biên Phu et son commandant, le Colonel de Castries, font l'admiration du monde en contenant les assaut furieux d'un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Giap a déjà perdu la moitié de ses forces.

Les défenseurs de Diên Biên Phu font l'admiration du monde

De nos envoyés spéciaux, Joël Le Tac, Michel Deschamps et des services photographiques de l'Armée.

L'épopée de Diên Biên Phu est en manchette de tous les journaux du monde.

L'admirable héroïsme des Français, encerclés est à 250 km de Hanoï, assaillis chaque nuit à quatre contre un et repartant chaque matin à la contre-attaque, a frappé d'admiration nos amis comme nos ennemis. La radio de Moscou elle-même à cesser d'insulter les combattants d'Indochine.

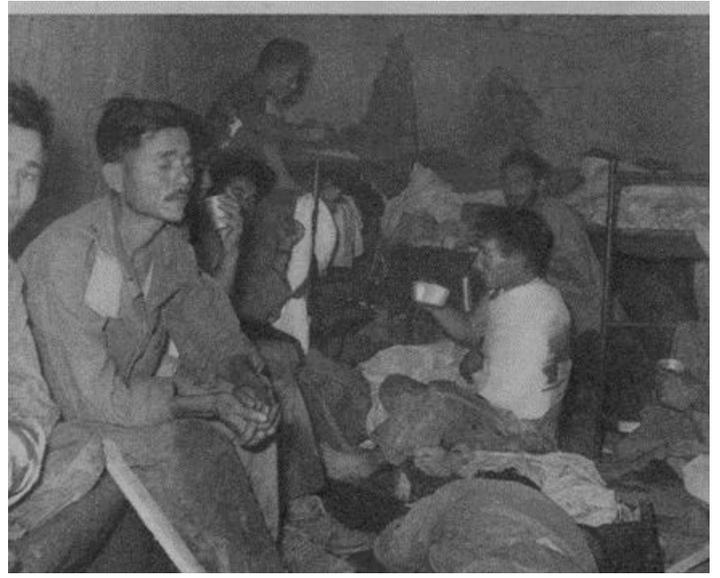
Le Verdun de la brousse.

Diên Biên Phu a pris l'aspect des champs de bataille de 1914-1918.

L'artillerie ennemie a obligé les Franco-Vietnamiens à s'enterrer. Les boyaux sont en zigzag pour empêcher les tirs d'enfilade. Les Viets ont poussé leurs tranchées jusqu'à proximité des nôtres.



Deux hommes viennent d'être blessés. Ils sont pansés sous le feu ennemi.



L'hôpital souterrain est comble. Les blessés sont couchés sur le sol. Infirmiers et chirurgiens sont débordés. La terre tremble sans arrêt sous les obus.



Ils sont ensuite transportés à l'hôpital souterrain du camp retranché.



Impossible d'évacuer les blessés. Les avions sanitaires et les hélicoptères ne peuvent plus atterrir.

Les hommes du colonel de Castries n'ont jamais cessé de contre-attaquer.

La tactique du Général Giap est l'asphyxie. Il resserre sans cesse ses réseaux de tranchées. Sous ses attaques, le camp retranché franco-vietnamien se rétrécit peu à peu. Le colonel de Castries réagit par des contre-attaques systématiques. Au cours de la nuit du 1er au 2 avril, un seul point d'appui changea de main 12 fois. Dans une contre-attaque lancée par le colonel de Castries à l'ouest du camp retranché, les Vietns perdirent 1.400 hommes et 10 canons de D.C.A. Plusieurs fois, des opérations durent être montées pour récupérer dans le no man's land ou même dans les lignes ennemies des containers de munitions lancés par les avions du pont aérien. Depuis le début du siège, plus d'une division et demi du Vietminh a été mise hors de combat. Les eaux de la rivière Nam-Youm, qui traverse le camp retranché sont parfois teintées de rouge.



A l'aube, sous le bombardement des mortiers vietns, une contre-attaque s'élance pour déloger l'ennemi d'une position qu'il a conquise pendant la nuit.



Le premier bond des franco-vietnamiens les a portés à proximité des retranchements viets. Ils les attaquent à la grenade et à la mitraillette.



Les chars soutiennent la contre-attaque. Les Dakotas lancent des milliers de litres de napalm sur les Viets qui s'en protègent en s'enterrant dans des trous.



La ligne principale de résistance a été enlevée. La contre-attaque se déploie, sous la protection des blindés, vers les collines occupées par les Viets.

Sur le rail du delta, on se bat aussi pour Diên Biên Phu.

Pour le général Giap, le front de Diên Biên Phu passe aussi par le delta du Tonkin. La veille de son premier grand assaut sur le camp retranché, il avait

lancé ses commandos de sabotage contre les aérodromes de Hanoï et de Haïphong et contre la voie ferrée reliant les deux villes qui est pour les Français l'artère vitale de la guerre.

Son objectif; empêcher le ravitaillement du camp retranché.

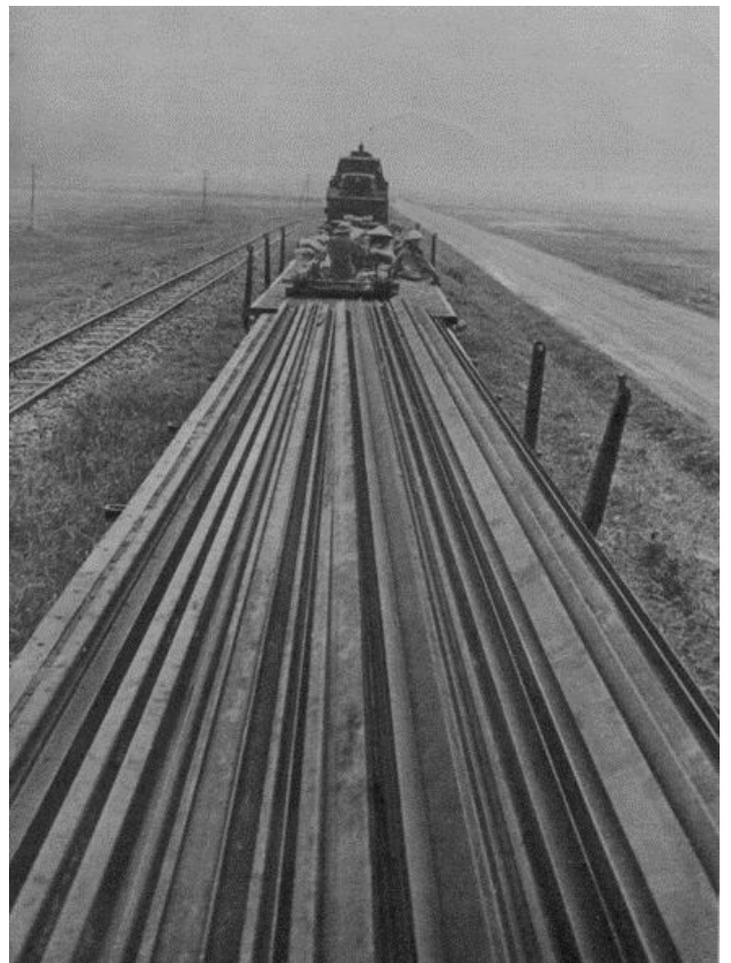
Le 12 mars, dans la nuit, la bataille du rail a commencé : les Viets attaquèrent simultanément vingt-deux postes protégeant la voie.

Depuis, chaque nuit, la voie est sabotée. Sous le ballast sont posés des obus piégés ou des mines télécommandées par un partisan Viet blotti dans un trou, recouvert par son chapeau conique posé la pointe en bas et rempli de terre et d'herbe.

Les Viets emploient aussi des buffles pour arracher et tordre les rails.

Le général Masson, ancien de Bir-Hakeim, a été chargé par le général Cogy de livrer cette bataille quotidienne des communications. Tous les jours, en Morane, il surveille la voie.

Chaque matin deux "rames de choc" partent, l'une de Hanoï, l'autre de Haïphong. Les wagons sont chargés de pierres et de rails, pour les réparations sur place. Ces rames sont armées de mitrailleuses. Lorsqu'elles se croisent, la voie est ouverte.



La rame de choc. (Photo page précédente)

Tous les matins, des têtes de ligne, un train de reconnaissance part en avant-garde sur la voie pour réparer les sabotages.

Dans un wagon, la provision des rails de rechange.

Mission du Général Masson : faire passer chaque jour de Hanoï sur Haïphong six rames vides et, dans l'autre sens, six rames chargées.

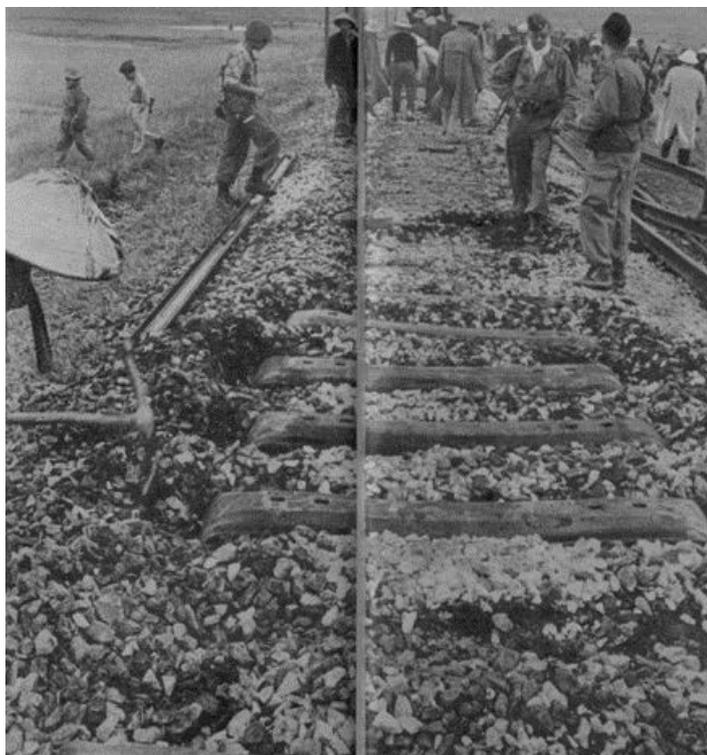


Une mine a fait sauter le train de munitions.



La jonction est faite.

La « voie sacrée » d'Indochine est ouverte. La rame de choc venant de Hanoï fait la jonction avec celle venant de Haïphong, au fond.



La voie coupée.

Le train s'arrête. Les viets ont arraché les rails, les ont tordus, ont dispersé le ballast et posé des mines. En un temps record, les spécialistes de la rame de choc auront rétabli la voie.



Colonel de Castries

Un projet solidaire au Cambodge, en 2015. récit de Solenn, Camille et Cécile (2ème partie)



Les habitants du village de Prey Chum vivent de l'agriculture; ils cultivent principalement du riz et certains producteurs possèdent quelques bêtes.



L'agriculture du territoire est paysanne, les producteurs sont peu mécanisés et travaillent durement.



La plupart des enfants du village se rendent à l'école tous les jours mais beaucoup aident aussi leurs parents dans les champs.



Les enfants du Centre ont la chance de pouvoir avoir un accès à l'éducation et un accompagnement d'Enfant d'Asie jusqu'à l'insertion professionnelle.



L'objectif de notre venue était également d'appuyer l'ouverture des enfants au monde et à la géographie. Pour cela, nous avons prévu des activités ludiques à partir d'une carte du monde et de photos des cultures des différents continents du globe.



Lors de ces activités, nous avons pu constater que les enfants ont une image de l'Europe similaire à celle des Etats-Unis (avec quelques clichés comme les hamburgers, les buildings, le baseball, etc...). Nous leur avons donc présenté, à partir de photos, notre culture Française et notre mode de vie.



Pour finir, quasiment tous les enfants du centre de Prey Chum n'étaient jamais partis bien loin du village. Les enfants avaient entendu parler de la mer et rêvaient de la voir en vrai. Nous avons donc organisé avec le directeur, une journée à la mer pour les enfants.

Cette excursion a été un jour exceptionnel pour le centre ! Les enfants et les nourrices avaient mis leurs plus beaux vêtements pour partir à la plage. Pour emmener les enfants à Shianoukville, nous avons loué 2 mini bus.

Cette sortie fut vraiment une aventure ! Les enfants n'avaient pas l'habitude de monter dans une voiture et nous avons malheureusement eu quelques malades. Cependant, une fois face à la mer, les maux de ventre du trajet sont vite partis pour laisser place à de beaux sourires !



Au bout de 3 semaines de découverte et de partage, cette fabuleuse aventure à Prey Chum s'est terminée par une grande soirée dansante.

Tout au long du séjour, nous avons fait découvrir aux enfants des chorégraphies françaises et ils nous ont appris des danses Khmers.





**Nous vous souhaitons
tout le bonheur du monde
et l'accomplissement de tous vos
rêves !**

**Solenn, Camille et Cécile
groupe Scouts Sainte-Foy-lès-Lyon
(69110)**

Nous avons donc clôturé cet extraordinaire séjour par une soirée festive de danses françaises et khmers !

Ces trois semaines avec les enfants du centre de Prey Chum ont été une aventure fabuleuse, riche en découverte, partage et humilité.

Le départ a été dur et nous espérons avoir apporté de la joie à ces enfants et des jeux qu'ils perpétueront entre eux. Durant le séjour, nous avons vécu aux rythmes des enfants et essayé d'apporter un petit plus à leur quotidien sans pour autant le bouleverser.

Nous espérons que notre venue a pu graver de beaux souvenirs dans leurs mémoires

De notre côté, nous sommes repartis bien différentes de notre arrivée. Nous avons rencontré des jeunes Cambodgiens, vivant de peu mais remplis d'une joie de vivre et d'une générosité inouïe ! Une belle leçon de vie !



**MERCI INFINIMENT
à tous les enfants de Prey Chum pour
cette rencontre inoubliable
et fraternelle !**

L'adjudant Poff-Poff ...

André Géraud au Laos, service des transmissions

L'ambiance du centre de transmissions de Vientiane ne serait pas exacte si j'oubliais de faire figurer au tableau un personnage pittoresque qui, s'il ne jouait pas un grand rôle dans la vie active du B.C.R. (Bureau Central Radio) était, au moins pour nous, une distraction. (Par respect pour son galon d'adjudant, même s'il le gagna sans le faire exprès et grâce à une longue patience, je ne dirai pas qu'il était la tête de turc du corps des sous-officiers.)

Poff-Poff, me direz-vous ? Mais ce n'est pas un nom français, ça ! Il résonnerait mieux dans la steppe ou la toundra que sur les bords du Mékong ! Eh bien, je vais vous faire une confidence — vous ne le répérez à personne n'est-ce pas ? — Eh bien, Poff-Poff, ce n'est pas son vrai nom ! Vous vous en doutiez ? Moi aussi !

Son vrai nom, l'ai-je jamais su ! Il figurait sans doute à son dossier mais, pour nous les transmetteurs, nous ne connaissions que Poff-Poff. Ah, c'était quelqu'un ce gars-là!... Mais aussi, qu'est-ce qu'il tenait ! Jugez vous-même car je ne veux pas porter d'appréciations qui pourraient me coûter quinze jours d'arrêts de rigueur... (ah, c'est vrai que je suis civil maintenant !)

Bref, passons à la première anecdote.

L'une des charges de notre brave adjudant était de compter, chaque matin, les mots du trafic de la veille. Quoi, vous ne savez pas ça?... Il est vrai que vous n'avez pas fait votre service dans les transmissions... Bon: sachez que chaque fois que l'on envoie ou reçoit un télégramme, le nombre de mots dudit est mentionné dans son en-tête ; la journée terminée, on additionne ces chiffres et l'on a le nombre total des mots émis et reçus au cours de l'exercice de la veille. A quoi ça sert ?... Probablement à rien puisque dans l'armée le radio n'est pas payé aux pièces !... Toujours est-il que l'on compte... ou plutôt qu'IL compte (IL = Poff-Poff). Il faut savoir qu'à cette époque (1950) nous ne disposons pas de calculatrices. Evidemment, quand il y a un trafic journalier de quelques deux cent télégrammes dans chaque sens, ça fait de jolies additions; et, ma foi, quand on n'a pas fait Polytechnique, ni même Saint-Cyr, il est permis de trébucher le

long de ces colonnes chiffrées! ah! si encore tous les nombres étaient de la même longueur... mais ouais, il y en a de trois chiffres ou d'un seul... S'ils donnaient tous quelque chose de rond, ça irait encore !... mais non, il y a des 139, des 7, des 83, des 247... encore heureux qu'il n'y ait pas de décimales!...

A neuf heures du matin, ponctuellement, Poff-Poff apportait le registre sur le bout de notre table de régulateur et, studieusement, il posait les facteurs: là, bien appliqué, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines, les centaines sous les centaines, les milliers... non, il n'y a pas de milliers, Dieu merci !

Puis venait l'opération proprement dite, opération titanesque s'il en fut : faire le compte ! Les machines à calculer existaient dans les catalogues mais nos services n'en étaient pas dotés.

Avant d'attaquer un tel œuvre, une minute de relaxation s'impose : extinction de la cigarette, large regard sur l'horizon (deux palmiers et une pailote de l'autre côté de la rue), une large inspiration et... 7 et 45 : 52... plus 9 : 61... plus 17... (dommage qu'il n'y ait que cinq doigts à chaque main... que ce serait pratique s'il y en avait dix-sept !...)

Ah, ça y est... 78... et 13... (79, 80, 81, 82, ...), 91 et 147... (là, ça se corse !... Poff-Poff voudrait être mille-pattes !)...

Mais ce n'est que le début ; il faut l'entendre - car il calcule à haute et intelligible voix le bougre, il faut l'entendre donc, doubler le cap des 1000... puis des 1500... On sent alors jusqu'où peut aller la puissance du cerveau humain !... C'est tout simplement fantastique...

1873 et 83... (hein, essayez d'ajouter ceci à cela en moins de temps que Poff-Poff !... 1 minute 9 secondes 3 dixièmes... qui dit mieux ?)

C'est alors que nous intervenons, nous, ses commensaux ; car nous sommes rosses, peut-être, mais les occasions de se divertir sont si rares à Vientiane!

- 1962 et 327...

- 2343, énonce à haute voix le régulateur de service, feignant de déchiffrer le numéro d'ordre d'un document qu'il vient de recevoir.

- 2343, reprend imperturbablement Poff-Poff, ravi de ce que le ciel lui envoie ses voix !... 2343 plus 27... 2360... plus 83...

- 723, énonce derechef le régulateur à la cantonade.

- 723, répond en écho Poff-Poff...tiens, ça baisse!... (Je vous le disais bien, ces mathématiques !)... Mais Nom d... (censuré) qu'est-ce que vous me faites dire espèces d... (re-censuré)... Faut tout que je recommence !...

Vaste regard aux palmiers et à la paillette d'en face, profond soupir de résignation et...

- 7 et 45, 52... plus 9, 63...

(L'auteur s'excuse des erreurs pouvant être relevées dans ces additions, mais elles sont le reflet très strict de la vérité... D'ailleurs, dans les transmissions, on n'est pas à un mot près... et personne n'ira vérifier les comptes!)

Monotone, la litanie des chiffres recommence, psalmodie lancinante...

- 1842 et 47...

- 1950, jette le régulateur excédé après un regard sur le calendrier.

- 1950, répète Poff-Poff.

-Et même 12 Janvier 1950 !

- Et même... mais nom de nom d... (re-re-censuré).

Résigné enfin, Poff-Poff plie bagages et se retire dans sa chambre ; là, dans le calme, il va mener à bonne fin son travail, loin de l'ironie des hommes, seul avec lui-même... et avec ses additions, hélas!

Mais dès le lendemain matin, il est là, son registre devant lui au bout de la table, car chaque jour est le lendemain de la veille, comme dirait l'autre, et la veille des centaines et des milliers de mots ont été envoyés et reçus ; et le lendemain, il faut les compter ! La vie est ainsi faite !...

Heureusement il y a les après-midi ; et les après-midi, quand les comptes du matin sont terminés, ce qui arrive parfois, notre brave "juteux"... oh, pardon! notre brave adjudant vient rôder dans le centre... pour nous aider... pour s'instruire... et pour se "garder la main", comme il dit, en recevant en doublure quelque télégramme radio.

Naturellement, il arrive parfois de mélanger les lettres ensemble... en morse, c'est humain! (hou là là... où ai-je été chercher ça ?) Quel radio digne de ce nom n'a pas pris un N répété pour un C ? (En morse, N se fait —. et C—.—.) Hein ?... vous me direz que le gars, à l'autre bout de l'onde (si

j'ose dire), doit manipuler rudement mal... mais pour Poff-Poff, un radio qui émet à plus de trente signes/minute n'est pas capable de bien calligraphier l'alphabet de Morse (-Samuel, 1782-1872).

Quel sourire de satisfaction ne naît-il pas sur ses lèvres quand il a capté un message ; alors, relevant très professionnellement ses écouteurs sur les tempes, il annonce :

- Régul (régulateur) ! Un chiffré !

Je me précipite et examine, sceptique, cette théorie de groupes irréguliers, me demandant dans quelle catégorie ranger cette nouvelle codification... ça donne à peu près ceci :

AN OEF RNN FCAS

RSOGGGE RRLOAA

Tout compte fait, comme il y a 25 lettres, ce doit être des groupes de cinq... donc un "Chiffre Etat-Major".

Mais le radio, le vrai qui a assisté en souriant à la scène me tend son papier

-Voilà ma version, fait-il.

Celle-là, elle est plus claire... elle est même tout à fait claire :

POSTE ENCERCLE - ENVOYEZ RENFORT (Pour des raisons de sécurité faciles à comprendre, et malgré l'ancienneté des faits, nous avons changé le texte du télégramme... mais le parallèle reste valable.)

J'aime mieux ça! (Professionnellement parlant).

Bien sûr, Poff-Poff est un peu décontenancé... Soit, il a peut-être mal coupé ses mots et mal saisi une ou deux lettres !... Mais le malheur veut que pas une seule lettre des deux versions ne coïncide... même pas le nombre des lettres !

Et quand le soir même Poff-Poff annonça qu'il allait prendre "la presse", que les opérateurs-radio me comprennent, je ne pus m'empêcher de m'esclaffer à son nez, sans respect pour son galon !... (la presse est un distributeur automatique de textes préenregistrés émis).

Un dimanche après-midi, le centre-radio était tranquille ; je veux dire que le lieutenant était absent, le chef de B.C.R aussi, le radio du réseau « air » aussi

(car il n'y avait pas d'avion en opération ce jour-là !), Poff-Poff était lui aussi en ville...

Nous étions donc seuls, l'opérateur radio et moi-même, le régulateur pour assurer la permanence lorsque, le voilà qui arrive, nonchalant, un mégot

au coin des lèvres... un petit salut amical à la ronde et il s'installe au bureau déserté par le chef de centre, fouillant tiroirs et classeurs, compulsant d'imposants paquets d'archives, auxquelles il ne comprend sans doute strictement rien, mais avec un air si compétent que l'on s'y laisserait prendre ; que voulez-vous, Poff-Poff est comme ça : il aime à se donner des airs de personnage important... et pour l'instant il est chef de centre !...

Ce qui fit naître en mon esprit une innocente plaisanterie, le trafic étant momentanément au point mort, je m'accordai cinq minutes de détente ; me penchant vers mon voisin, un caporal-chef que j'initialisais aux arcanes de la régulation, me penchant vers lui, donc, je lui dis :

- Ecoute, vieux, je vais te foutre quatre jours de taule ! (Prière d'excuser le vocabulaire mais je suis tenu, par respect de la vérité historique, de citer les termes exacts, fût-ce même pour relater mes propres paroles. D'ailleurs, tout français normalement constitué, ayant accompli son temps réglementaire sous les drapeaux, trouverait invraisemblable que j'écrive, pour respecter les enseignements de mon professeur de rhétorique : Dîtes, cher caporal-chef ; je vais, usant de mon pouvoir répressif, vous gratifier de quatre jours de prison. (Tant pis pour moi si l'emploi de mots un peu crus doit être, un jour, un obstacle à mon admission à l'Académie Française!)

- Hein? De quoi?...sursaute mon adjoint en fermant précipitamment un roman policier comme un collégien pris en faute ; tu exagères !...y'a pas d'boulot, j'peux bien bouquiner un peu!

- Triple idiot!... c'est une blague que je veux faire à Poff-Poff ; je vais te porter un motif à la gomme, histoire de voir si Poff-Poff réagira.

Quelques instants de réflexion puis, saisissant un morceau de papier, je notai :

"Quatre jours de prison au Caporal-Chef X., par ordre du Sergent Géraud. MOTIF : N'a pas emprunté la voie hiérarchique pour se rendre du B.C.R au mess". Bien sûr, ça ne valait pas les chefs-d'œuvre du genre mais ces derniers sont généralement involontaires (exemple, la punition qui fut portée par un adjudant de compagnie alors que j'étais à Montargis : « Huit jours de consigne au soldat Y... MOTIF : Rôdait, autour de cuisines avec un air vorace... » Ou bien le classique: « Ayant reçu l'ordre de mettre du crétyl dans les cabinets y a mis de la mauvaise volonté... »)

Bref, avec mon motif à la noix, je ne cherchais qu'une occasion d'égayer un peu cet après-midi dominical.

Je me présente au bureau et me mets au "garde-à-vous".

- Mon adjudant, j'ai l'honneur de vous soumettre une punition que je viens de porter contre le caporal-chef X.

Donnez ! ...C'est bon, allez!

Je me retire tandis que Poff-Poff étudie ma prose ; à peine suis-je à ma place qu'il me rappelle. Zut!...ça n'a pas pris! Tout penaud, je rectifie la position.

- Dites, Géraud, vous ne savez pas qu'un sergent n'a pas le pouvoir de punir de prison?

Je n'en reviens pas!

- Tout au plus de la consigne, précise le sous-officier supérieur. Dois-je corriger et maintenez-vous la punition pour quatre jours de consigne?

Je n'hésite qu'à peine:

- Oui, mon adjudant!

Et, très dignement, sous mes yeux, Poff-Poff appose son paraphe avec la mention "Approuvé", puis, rangeant le document dans le dossier des pièces en instance:

-Je n'ai pas jugé bon d'augmenter la peine; le lieutenant appréciera lui-même !

- Certainement mon adjudant.

Sur le soir le lieutenant vint faire sa tournée ; il était de bonne humeur, heureusement, l'équipe de football des transmissions, dont il était un fervent supporter, ayant remporté une éclatante victoire par 5 à 1 sur une sélection de l'Armée Royale Laotienne.

Immanquablement, il alla jeter un coup d'œil sur le dossier "Instances"...

A ce moment le copain du service de nuit vint me relever... je m'éloignai discrètement.

Dix minutes plus tard j'étais attablé au mess quand une ombre épaisse s'arrêta près de moi... je levai les yeux... c'était Bouddha... pardon! le lieutenant ; il souriait tenant à la main un papier un papier où je reconnus mon écriture !... Puis, sans dire un mot, il s'approcha du bar et afficha le "document" à l'un des montants de bois.

J'eus mon petit succès ; Poff-Poff en eut un plus grand dont je ne fus pas jaloux.

Pauvre Poff-Poff !

André GERAUD, Président d'Honneur de l'ANAI

Le Cambodge : du protectorat français à l'indépendance (1ère partie)

Gisèle Durrieu et Arthur Gazagne

1. Le pays des Khmers

Le Royaume du Cambodge a succédé à l'empire khmer, indouiste et bouddhiste qui a régné entre le 11^{ème} et le 14^{ème} siècle sur la quasi-totalité de la péninsule indochinoise.

Sa population est de religion bouddhiste theravada à 96%. La finalité de cette belle religion est d'atteindre le nirvana. Les règles de vie sont la compassion et l'éthique envers les autres et soi-même. Elle privilégie la méditation (la psychiatrie moderne en découvre les bienfaits au moyen de techniques médicales pointues).

Des temples sont érigés dans tout le pays dont celui d'Angkor Vat, l'une des merveilles inscrites au patrimoine mondial de l'Unesco. Tout comme pour les cathédrales, il faut s'incliner devant le génie humain, le sens de la perfection et du beau, l'hommage rendu par les khmers à ces idées éternelles et devant les œuvres qu'elles suscitent et traduisent. Toute notre admiration va à ceux qui les ont conçues et exécutées.



Cette période faste est suivie par un long déclin, au profit des pays voisins : le Siam et l'Annam. Cet affaiblissement menace l'existence du Cambodge, devenu le vassal du Siam, lequel s'approprie les provinces occidentales dont celle d'Angkor. L'Empire d'Annam menace aussi le pays. Norodom 1^{er} roi depuis 1863 étudie le moyen de sauver le pays. Un protectorat français aurait des avantages dont celui de mettre fin à l'instabilité politique et la France y trouverait en échange largement son compte :

- Implantation de troupes coloniales en Cochinchine,
- Accès au centre de la Chine par le Mékong et contrôle de ses bords où sévissent des rebelles,
- Extension des implantations d'hévéas à ce pays,
- Arriver dans le pays avant les Anglais, alors que le Siam est conseillé par les diplomates de la Couronne., Victoria étant reine.

2. Le Protectorat du 5 Juillet 1863 et ses suites

2 1- Les Accords France-Cambodge-Siam

Le gouverneur de Cochinchine présente au roi les avantages de passer sous la protection de l'empire français de Napoléon III. Ils signent tous deux un traité de protectorat, suivi d'une convention Franco-Khmère du 11.08.1863 qui en fixe les règles pour chaque partie :

- Le Cambodge s'interdit toute relation avec un autre pays sans l'accord préalable de la France.
- Un résident général français s'installe à Phnom Penh.
- Les Français s'installent librement et peuvent acquérir des propriétés.
- L'empereur craint le lion britannique et ses réactions: il hésite à ratifier les accords.

Cette ratification n'intervient que l'année suivante, le roi lassé par cette attente s'étant retourné vers le Siam (et donc les anglais). Ratifiés, les accords deviennent exécutoires.

En 1867, le Siam reconnaît le protectorat français en contre partie de ses droits sur les provinces annexées d'Angkor et Battambang. La France s'interdit d'annexer le Cambodge. La géopolitique est à ce stade un troc entre partenaires.



2-2 Comment la France gère-t-elle le Protectorat ?

Tout d'abord, elle estime la monarchie trop dispendieuse et impose une réduction de son train de vie.

Elle abolit l'esclavage (au demeurant peu compatible avec le bouddhisme, comme l'était l'esclavage pour les chrétiens).

Le 4 juin 1884, une union douanière de l'Indochine française est signée sous la contrainte (envoi de troupes françaises). L'emploi de la force entraîne des troubles puis une révolte des habitants l'année suivante : pillage du télégraphe installé par la France et de l'entrepôt d'opium « trésor de guerre » français. Le trafic de l'opium comme la vente de drogues actuelles rapporte une fortune. L'Etat n'a cure de la provenance de ses finances. L'entrepôt d'opium de Saïgon, très connu, est devenu comme beaucoup de lieux d'histoire, un grand hôtel international assorti de souvenirs du passé. La répression française en réponse à ces troubles est implacable.

Puis en raison des difficultés qu'ils ont engendrés, la France négocie un nouvel accord en 1886. Le roi récupère une grande partie de ses pouvoirs.

En contrepartie, il appelle les insurgés à déposer les armes puis il s'emploie à pacifier son pays.

La France ne renonce pas à réformer le pays. Néanmoins, ce sera une période de paix relative grâce à la présence française. Les troubles précédents sont sans commune mesure avec ceux subis auparavant.

2-3 La réorganisation administrative

En 1887, la France crée l'Union Indochinoise, fédération d'états incluant le Cambodge, le Vietnam, le Tonkin, l'Annam, le Laos et la Cochinchine. Un résident supérieur français est responsable de l'administration du Cambodge. Des résidents locaux sont nommés dans les villes principales.

En 1896, un accord France-Royaume-Uni permet au Cambodge de récupérer la province d'Angkor.

En 1897, le roi octroie une constitution au peuple cambodgien. Le Résident supérieur français contresigne les décisions royales et préside le Conseil des Ministres.

2-4 Le développement économique

La France entame une politique de grands travaux (proportionnée à l'époque) ; des canaux

sont creusés, des quais sont construits pour la navigation et le commerce. Ces travaux sont réalisés dans le cadre de corvées auxquels sont astreints les villageois (qui peuvent durer trois mois et représentent le paiement de taxes en nature). Elle implante l'Ecole Française d'Extrême Orient consacrée à la recherche sur les temples d'Angkor. Elle restaure le prestige du roi.

A partir de 1870, le développement économique concerne les plantations d'hévéas, la création d'emplois administratifs et de petites unités d'industries privées : mécanique, électricité, maçonnerie... malheureusement l'économie reste stagnante car les cambodgiens sont réputés trop « cool », ce qui profite aux vietnamiens plus actifs qui viennent s'installer. Les Européens sont peu nombreux : 825 au départ et 2.500 en 1837.

La France améliore la collecte des taxes ; les impôts sont le souci prioritaire de l'état mais les structures sociales fondées sur le village restent inchangées. Les taxes payées par les villageois sont les plus lourdes de l'Indochine. L'économie est déficitaire et soutenue par celle de l'Indochine.

Marx doit rire dans sa tombe « nous leur vendrons la corde pour se pendre » écrivait-il...

3. L'émergence du nationalisme khmer

Culture et religion communes forment la sensibilité et l'intelligence de l'individu et sont les trésors intellectuels et moraux de son pays. Il en est fier et est prêt à mourir pour l'idéal qu'ils représentent.

Les intellectuels khmers sont formés à l'occidentale. Leurs activités se déroulent à l'Institut Bouddhique, créé en 1936. C'est un refuge pour les nationalistes. Ils éditent le magazine « Notre Cité » dont les articles sont consacrés à la culture et la tradition khmers. Un dictionnaire de la langue khmer qui fait toujours référence est édité en 1938.

Le succès de l'Institut préoccupe les français, car la ligne de pensée est anti coloniale et les cercles religieux et intellectuels multiplient les débats.

Une mouvance Issarak apparaît en 1940 : elle est armée et réalisera des actions violentes pour parvenir à l'indépendance. La période de guerre mondiale la favorise. La France vaincue peut-elle être sur tous les fronts ?

suite dans le prochain numéro.../...

Les carnets de Framboise, la Lyonnaise

5ème épisode : Ninh Binh

12 et 13 décembre 2011

Juste le temps de dormir une nuit et me voilà préparant mon petit sac à dos pour repartir : je vais à Ninh Binh, la baie d'Halong terrestre mais cette fois accompagnée de Dat. Youpi !

Il me fait rire car, comme la plupart des vietnamiens, les bus le bercent et il dort comme un bébé. Nous avons le temps de discuter et de rigoler.



Là, j'ai un coup de foudre. C'est superbe et ce qui m'a le plus impressionnée c'est cette sérénité. La nature est magnifique ; installée sur une barque avec un jeune couple d'autrichiens, une femme plus toute jeune va pagayer durant trois heures.



Nous glisserons dans un silence total, sur une eau lisse, où ces collines de végétations se reflètent. Nous passerons sous ces collines dans des grottes quasi obscures.

Je suis dans un autre monde ; c'est la béatitude.



Un homme dans une barque minuscule (on dirait une coquille de noix) s'approche de notre embarcation en pédalant avec les pieds et nous photographie. Deux minutes plus tard il soulève le couvercle d'une boîte qui est à ses pieds et nous vend les photos. C'est vraiment comique.

Au bout d'une heure et demie tout le monde descend ; je demande si c'est « le terminus » : oui. Je reconnais les beaux escaliers du départ mais ne vois pas Dat ; je tourne , je vire... Les autrichiens gravissent la montagne qui est pratiquement en angle droit. Je leur demande si c'est la sortie : oui. Me voilà escaladant des marches glissantes faites de bois de 60/70 cm de haut. Après trois minutes d'escalades, je cherche de l'aide car je n'y arriverai pas seule. Je fais signe à notre « rameuse » qui arrive en courant. Elle me donne le bras pour l'ascension que je ne peux pas faire. Malgré plusieurs arrêts, je pense mourir ce jour là, sans ironie.

Arrivée en haut, je suis face à un temple où les autrichiens se recueillent. Je crois à un gag.



Après l'effort le réconfort, nous avons faim et partons à travers la campagne en moto avec nos bagages dans un restaurant de campagne spécialisé dans la viande de chèvre.

Dat est ultra mince et mange comme un ogre ; il aime les bonnes choses. Et de goûter à toutes les spécialités avec l'alcool local bien entendu. J'ai même eu droit au sang de chèvre gélifié dans un bol. Dat m'a dit « tu n'es pas capable d'en manger. D'ailleurs Didier a refusé. Je lui ai répondu « tu ne me connais pas » et j'ai tout mangé. Le repas fut copieux et délicieux.



Je me fais préciser s'il faut redescendre ; et bien oui. Ils ne seront pas trop de trois pour quasiment me porter, me faire boire, respirer et récupérer. Sans eux mon voyage aurait été terminé.

Le retour sur l'eau a été aussi idyllique.

Après trois heures de navigation, je retrouve Dat.

Je veux donner un pourboire à la dame mais pas encore très experte avec la monnaie du coin je tends mon porte-monnaie à Dat et il lui donne la valeur de 7 euros. Il n'y est pas allé de mains mortes. La femme sautait comme un cabri en poussant des cris de joie (cela ne doit pas lui arriver tous les jours). Bon, 7 euros c'est le prix de ma chambre d'hôtel, mais bon ! elle m'a quand même sauvé la vie, (!!!) ce qui n'est pas négligeable non plus.



8 juin : Journée Nationale d'Hommage aux Morts pour la France en Indochine

Instituée par le décret n° 2005-547 du 26 mai 2005, la Journée Nationale d'Hommage aux Morts pour la France en Indochine correspond au jour du transfert à la nécropole nationale de Notre-Dame de Lorette, de la dépouille du Soldat Inconnu d'Indochine, **le 8 juin 1980**. Depuis, le soldat inconnu des guerres d'Indochine repose aux côtés des soldats inconnus de la Grande Guerre, de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre d'Algérie. Ainsi, la mémoire des soldats d'Indochine rejoignait fièrement celle de leurs frères d'armes des conflits précédents.



« **Indochine...**

**En mémoire des Anciens
qui t'ont nourrie
de leur labeur et de leur sang,
ceux du corps expéditionnaire
en Extrême-Orient
ont gravé dans la pierre
ce message d'espoir
que tout sacrifice
porte en lui germe de vie.**

**80.000 d'entre eux sont tombés
pour que refleurisse un jour,
avec les libertés,
les vertus des peuples
artisans de ton histoire. »**

5 mai 1990

**Inscription figurant sur la stèle du
Jardin du Combattant d'Indochine,
à Lyon 8^o,**

**avec le fidèle porte-drapeau de
l'A.N.A.I. : Daniel Labaune (L.D. 2019)**

A.N.A.I.

**Association Nouvelle des Anciens et Amis de l'Indochine
de la région lyonnaise
Siège social Quartier Général Frère
22, avenue Leclerc - 69007 LYON**

**Directeur de la publication : Philippe NEYRET
Directrice administrative : Monique DEPASSIO
Tél : 04.78.36.94.35
Responsable de la rédaction : François ANXIONNAZ**

Cotisation annuelle	40 €	règlement par chèque à l'ordre de : A.N.A.I.
Deuxième cotisation (conjointe, conjoint)	20 €	à adresser au secrétariat
Cotisation veuve ou veuf d'adhérent	20 €	Monique DEPASSIO
Cotisation étudiant	20 €	8, rue Alexandre Berthier 69110 Ste Foy lès Lyon

**Les cotisations et les dons sont déductibles à hauteur de 66% dans la limite fixée par la loi.
Un justificatif destiné à l'administration fiscale est délivré chaque année.**

« L'Echo des Rizières » - Bulletin de liaison de l'A.N.A.I.

Rédaction : c/o François ANXIONNAZ - 10, impasse Saint Pierre 69480 ANSE